

JANE YANG

LES
LOTUS D'OR



CHARLESTON

JANE YANG

LES LOTUS D'OR

Chine, XIX^e siècle.

Aux premières lueurs de l'aube, Petite Fleur apprend consciencieusement à bander ses pieds d'enfant, ses lotus d'or. Elle supporte la douleur car elle sait qu'ils sont symbole de vertu et son seul espoir de faire un jour un mariage respectable. Mais à la mort de son père, sa mère la vend à la riche famille Fong.

Réduite au rang de dame de compagnie, Petite Fleur doit désormais se frayer un chemin dans un monde dont elle ignore tout et voit ses rêves de mariage disparaître quand Linjing, la petite fille gâtée pour qui elle travaille, l'oblige à débander ses pieds. Malgré le chagrin et la rancœur, Petite Fleur sait que son destin est lié à celui de Linjing.

Et, le jour où un scandale frappe la famille Fong, les vies des deux jeunes filles s'effondrent dans le chaos...

Une fresque historique époustouflante dans la lignée de *Mémoires d'une geisha* qui explore les vies de deux jeunes filles dans les dernières décennies de la Chine impériale.

« UNE HISTOIRE ENVOÛTANTE ET DÉCHIRANTE.
CE ROMAN EST UN ACTE DE LIBÉRATION ET D'EMPOWERMENT
POUR LES FEMMES DU MONDE ENTIER. »

Nguyễn Phan Quế Mai, autrice de Pour que chantent les montagnes

« UN ROMAN D'UNE ÉCRITURE BRILLANTE ET MAGISTRALE,
DIFFICILE À LÂCHER. JE ME SOUVIENDRAI DE CETTE HISTOIRE
TRÈS, TRÈS LONGTEMPS. »

Heather Morris, autrice du Tatoueur d'Auschwitz

Traduit de l'anglais par Laura Bourgeois

ISBN : 978-2-38529-288-1



9 782385 292881

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Conception graphique :
Flamidon.com




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LOTUS D'OR

Titre original : *The Lotus Shoes*
Copyright © Jane Yang Author, 2025
Tous droits réservés.
Traduit de l'anglais (Australie) par Laura Bourgeois

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-288-1
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Jane Yang

LES LOTUS D'OR

Roman

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Laura Bourgeois*


CHARLESTON

*Pour mon mari, l'ancre de ma vie, et pour Maman
et Papa – vos sacrifices m'ont offert une vie en Australie
et des opportunités qui ne se seraient jamais présentées
si nous étions restés dans le pays où je suis née.*

PARTIE I

Petite Fleur

DANS LA CUISINE DE NOTRE FERME, assise sur un tabouret bas, je tremblais. L'air glacial me piquait les joues et j'avais mal aux mains et aux pieds tant ils étaient gelés. Pour me réchauffer, je me frictionnais frénétiquement les bras et les jambes. En cet hiver de la sixième année du règne de l'empereur Guangxu, un froid brutal s'était abattu sur le sud de la Chine où il ne neigeait d'ordinaire jamais. À cette heure, j'aurais dû être recroquevillée sous notre courtepoinette, mais *Aa Noeng*¹ m'avait réveillée aux premières lueurs de l'aube.

— On part pour une petite aventure aujourd'hui, m'annonça-t-elle en m'apportant une bassine d'eau bouillante.

1. Les termes cantonais dans le texte figurent dans un glossaire à la fin de l'ouvrage.

Pour la première fois depuis des mois, son visage pâle et émacié se fendit d'un sourire. Mais ce n'était pas un vrai sourire pétillant comme ceux dont elle m'inondait avant la mort d'*Aa De*. Ce sourire-là était figé, et son regard demeurerait éteint.

— Je t'emmène à Canton, continua-t-elle. Le fermier Tang va nous y conduire en charrette.

Elle versa de l'eau froide dans la bassine.

Je poussai un petit cri ravi en frappant dans mes mains. Je n'étais jamais allée à Canton, mais je connaissais par cœur cette ville telle que la décrivaient les conteurs ambulants : peuplée de colporteurs qui arpentaient les rues pour vendre prunes confites, brioches sucrées et marrons grillés. Mon ventre gronda à cette pensée, me rappelant que je n'avais rien avalé d'autre qu'un bol de congee délayé dans beaucoup d'eau, la veille. Les conteurs vantaient aussi les prouesses des acrobates, des hommes qui avalaient des serpents vivants et des spectacles de marionnettes.

— Petit Frère vient avec nous ? demandai-je.

— Il est trop jeune. Je l'ai envoyé chez le voisin pour la journée. C'est un voyage mère-fille.

— On va faire quoi ?

— Les petites filles ne posent pas de questions, me réprimanda-t-elle. Les filles sages savent se taire, respecter les règles, et obéir.

Son ton était doux, mais ses traits tirés par la tristesse m'effrayèrent suffisamment pour que je me mure dans le silence.

Elle s'agenouilla devant moi et prit mes pieds de lotus au creux de ses paumes.

— Te souviens-tu de la raison pour laquelle je t'ai bandé les pieds alors que tu n'avais que quatre ans ? me demanda-t-elle.

— Parce que... parce que...

Je secouai la tête.

Après un lourd soupir, elle expliqua :

— Dans notre village, les autres petites filles commencent à bander leurs pieds à six ans. Les paysans qui ont désespérément besoin de bras supplémentaires à la maison attendent même que leur fille ait sept ou huit ans. Mais c'est risqué. Sais-tu pourquoi ?

Je secouai la tête à nouveau.

— À cet âge, les os sont parfois trop raides pour être modelés. Mais moi, je t'aime si fort que j'ai bandé tes pieds il y a deux ans, comme si tu étais une petite fille noble, pour être sûre que tes lotus d'or seront aussi parfaits que ceux de la courtisane Yao Niang quand tu seras grande. Tu te souviens de son histoire ?

— Oui !

Pour l'impressionner, je récitai gaiement la légende qu'elle m'avait souvent racontée le soir.

— Il était une fois, avant la conquête de la Chine par les Mandchous, quand l'empire était encore découpé en autant de petits royaumes qu'il y a de couleurs sur une courtepoinette, un empereur du nom de Li Yu qui adorait voir de nouvelles choses. Un jour, il demanda à ses très, très nombreuses concubines de le divertir avec une nouvelle danse. Toutes essayèrent, mais aucune ne se révéla à la hauteur, sauf Yao Niang – elle banda ses pieds en forme de croissant et se mit à danser sur la pointe des pieds !

— Et ensuite ? m'interrogea-t-elle.

Je fronçai les sourcils.

Elle m'aida :

— L'empereur fut si impressionné qu'il la promut au rang de consort...

— Oh ! Je sais ! Pour qu'aucune autre épouse ne puisse donner d'ordres à Yao Niang, à part l'impératrice.

Toutes les dames de la cour voulurent la copier, et bientôt toutes les jeunes filles riches du pays firent de même. Aujourd'hui, toutes les filles *res-pec-tables* ont les pieds bandés. Et les mères qui aiment vraiment leurs filles les aident à obtenir des lotus d'or parfaits de dix centimètres.

Je m'attendais à ce que ma réponse empressée m'attire ses félicitations, d'autant que je n'avais hésité que sur deux personnages, mais les lèvres d'*Aa Noeng* se mirent à trembler. Je tendis les bras pour un câlin, mais elle fit non de la tête et se redressa en lissant l'avant de son *ou* aux couleurs délavées.

— À condition d'être intelligent et studieux, même le garçon le plus pauvre peut espérer passer les examens pour devenir mandarin au service de l'empire. Mais pour une fille, la seule chance d'accéder à une vie meilleure tient à ses lotus d'or – c'est le cadeau inestimable que je te fais. Quoi qu'il arrive, je veux que tu te souviennes de l'ampleur de mon amour. Tu es mon trésor le plus précieux. Tu comprends ?

— Moi aussi, je t'aime grand comme ça ! dis-je en écartant les bras jusqu'à joindre mes mains dans mon dos.

Mais ma mère ne me rendit pas mon sourire.

— Pourquoi est-il important d'avoir des lotus d'or parfaits de dix centimètres ? demanda-t-elle.

— Pour faire un bon mariage ! claironnai-je. Les dames marieuses et les belles-mères aiment les petits pieds. Les lotus d'or sont la preuve de la valeur d'une jeune fille.

— Exactement. Seules les filles douées d'une grande persévérance et de discipline sont capables d'obtenir des lotus d'or – c'est ce que désirent toutes les mères de bonne famille pour leurs fils.

Elle serra mes mains entre les siennes et demanda :

— Tu veux te marier au sein d'une bonne famille quand tu seras grande ?

— Oui.

— Comment obtient-on des lotus d'or de dix centimètres ?

— Il faut rester sage comme une image quand tu me laves les pieds et quand tu changes mes bandages.

— Quoi d'autre ?

— Il ne faut pas se plaindre quand tu resserres les bandes.

— C'est vrai, répondit-elle lentement. Mais...

Après une longue pause, elle ajouta :

— Tu es une grande fille, à présent. Il est temps pour toi d'apprendre à prendre soin de tes lotus d'or toute seule.

— Mais je suis encore petite ! protestai-je, apeurée par son ton grave.

— Regarde bien, m'intima-t-elle.

Elle déroula les bandages de mon lotus gauche et le plongea dans la bassine. Elle le massa pour détacher les peaux mortes sur la plante et entre mes orteils, attendries par l'eau chaude. Puis elle me coupa les ongles, essuya mon pied avec un linge, avant de saupoudrer de l'alun sur ma peau séchée.

— Sois généreuse avec la poudre d'alun pour éviter la sueur et les démangeaisons, expliqua-t-elle.

Elle enroula un long coupon propre de coton bleu foncé autour de mon pied. La pression augmentait à chaque tour. Je sentis mon pied palpiter sous la douleur et mes yeux picoter de larmes réprimées. Il me fallait mobiliser toute ma volonté pour ne pas crier. Quand elle tira sur la bande pour la serrer plus que d'habitude, je tentai de récupérer mon pied. Elle raffermi sa prise.

— Ne bouge pas, m’ordonna-t-elle.

— *Aa Noeng*, sanglotai-je, tu me fais mal.

— Chut, dit-elle. Plus tard, ces lotus d’or te vaudront un bon mariage. On t’offrira des vêtements de soie et tu vivras dans une maison au sol pavé de céramique. Quand ce jour viendra, tu n’auras plus jamais faim.

Mes gémissements se calmèrent alors qu’elle me décrivait les mets savoureux qui rempliraient mon ventre quand je serais mariée au sein d’une famille aisée. Enfin, elle glissa mon pied dans mon plus beau chausson en coton indigo. Puis elle poussa la bassine vers moi.

— Maintenant, à toi de faire la même chose pour le lotus droit, dit-elle.

Il fallait une journée de marche depuis notre village pour rejoindre la ville de Canton. Puisque *Aa Noeng* et moi ne pouvions pas parcourir une telle distance avec nos pieds bandés, le fermier Tang nous y conduisit à bord de sa charrette. Les roues broyaient la grêle et la terre pour laisser derrière nous des traînées d’une boue répugnante. Les bourrasques cruelles nous fouettaient le visage – même pelotonnée contre *Aa Noeng*, je grelottais. À midi, le fermier fit une pause et partagea son repas avec nous. La brioche fourrée au porc me piquait les lèvres, gercées par le vent, mais ravissait mon estomac. Ce n’est qu’après avoir fini ma part que je remarquai qu’*Aa Noeng* avait à peine touché à la sienne, alors que nous n’avions pas mangé de viande depuis la mort de mon père. Le fermier l’encouragea à se nourrir, le regard rempli de pitié. Par politesse, elle avala quelques miettes du bao, mais semblait épuisée de tristesse, comme dans les jours qui avaient suivi la mort d’*Aa De*. Son visage en cet instant, et le souvenir

de son drôle de comportement au matin, transformèrent en pierre la brioche dans mon ventre.

Le ciel gris de l'après-midi s'était encore assombri quand nous arrivâmes à Canton. Je m'étais assoupie par intermittence durant le trajet. Claquant des dents dans le froid toujours plus vif, je ne parvenais pas à m'intéresser aux étranges paysages qui se dessinaient autour de moi.

Ma mère avait gardé le silence depuis notre repas, mais elle se ranima d'un coup et me parla d'une voix pressée :

— Tu es une bonne petite fille. Si je fais ça, c'est uniquement car je n'ai pas le choix.

Le fermier se racla la gorge.

— Est-ce vraiment le moment de le lui dire ?

— Oui, s'entêta *Aa Noeng*. Il le faut.

Elle se tourna vers moi.

— Dorénavant, tu vivras dans une jolie demeure en briques avec la famille Fong. C'est une famille riche et respectable.

J'avais du mal à comprendre.

— Quand est-ce que je rentrerai à la maison ? Demain ?

— Je t'ai vendue à la famille Fong. Tu seras leur *muizai*, avoua-t-elle alors que son visage se décomposait. La gouvernante m'a promis que tu ne serais pas une esclave comme les autres. Dame Fong veut faire de toi la servante attitrée de sa fille, comme Petite Verte qui s'occupe de l'épouse et des filles du chef de notre village. On ne te confiera pas de tâches ménagères trop éprouvantes.

Je posai une main sur son visage pour la forcer à se tourner vers moi, mais elle ferma les yeux.

— Petite Verte est orpheline, dis-je. Mais toi, tu viendras me rendre visite, pas vrai ?

Elle ouvrit les yeux et secoua lentement la tête.

— Quand est-ce que je vais rentrer à la maison ?

Ma voix se brisa et je commençai à sangloter.

— Tu ne rentreras jamais à la maison. Une *muizai* n'est pas une employée. Tu appartiendras à ta maîtresse, comme Petite Verte. Même si ses parents étaient encore en vie, elle n'aurait pas le droit de partir. Toi non plus, tu ne pourras pas t'en aller.

Elle poussa un profond soupir, puis un second, comme pour tenter d'expulser quelque chose coincé dans sa poitrine.

— Je n'ai pas d'autre choix. Nous serons bientôt à la rue. Nous avons besoin d'argent pour payer l'apprentissage en menuiserie de Petit Frère. C'est sa seule chance d'avoir une vie correcte.

Je ne pouvais pas concevoir de ne jamais revoir ma maison, ou ma mère, ou Petit Frère. « Jamais » était un si grand mot que mon imagination ne parvenait pas à se le représenter.

— Mais je ne peux pas habiter avec des inconnus, protestai-je. Je dois rester avec vous.

Elle poursuivit, comme pour se convaincre elle-même autant que moi :

— Sans cet argent, nous allons tous mourir de faim. Et alors qui restera-t-il pour transmettre le nom de la famille Yung ? C'est mon devoir d'honorer l'esprit de ton père et de nos ancêtres. Tu comprends ce qui est arrivé à notre famille, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête. Quel rapport entre la mort d'*Aa De* et la famille Fong ? Je ne comprenais pas. Mais je me souvenais de ce qu'il s'était passé cinq mois plus tôt, je me souvenais du jour où, après s'être occupé des bassins à poissons, *Aa De* était allé directement au lit en se plaignant de crampes au ventre. Plus tard cette nuit-là,

le pot chambre s'était rempli du contenu liquide de ses entrailles. Puis, le sang et la glaire avaient suivi. Rien n'éveillait plus son appétit. Aussitôt mangé, le gruau de riz finissait régurgité. Mon père, cet homme qui avait la force et l'endurance d'un buffle des marais, s'était transformé en invalide décharné. Le *daai fu* du village lui avait prescrit des herbes médicinales, que ma mère avait fait bouillir pour obtenir une infusion amère. Elle la lui avait administrée à la petite cuillère, mais il la vomissait à chaque tentative. Il était brûlant de fièvre et tremblait de froid. Son agonie avait duré quatorze jours, puis il était mort. *Aa Noeng* avait dépensé toutes nos économies pour l'enterrer dignement.

Après ça, notre vie s'était émiettée comme un biscuit écrasé. Ma mère ne pouvait pas s'occuper de la ferme toute seule. Nous étions en retard sur le loyer, les bassins de poissons étaient laissés à l'abandon, et personne ne récolta les feuilles de mûrier, si bien que nos vers à soie périrent de faim. Nous aussi, nous avions faim, malgré les efforts d'*Aa Noeng* pour faire durer nos réserves de riz en allongeant le congee avec de l'eau.

— C'est une bonne chose pour toi, reprit-elle. Tu seras esclave, mais tu auras à manger et un toit. Tu vivras dans de meilleures conditions que nous.

Ses lèvres tremblaient comme si elle ne croyait pas vraiment ce qu'elle disait.

— Sois sage, reconnaissante et patiente. Obéis aux ordres et reste toujours à ta place. Une *muizai* doit suivre sa maîtresse comme son ombre. Tu lui appartiens. N'oublie jamais ça. Tu ne dois jamais discuter ou désobéir à ses ordres. La vie est plus facile pour ceux qui savent ravalier leur amertume et accepter leur condition.

— Mais je suis sage ! protestai-je. Ne m'envoie pas là-bas.

Elle m'attira contre sa poitrine et me serra contre elle.

— On peut rentrer à la maison, maintenant ? demandai-je avec espoir.

Elle ne me répondit pas, mais me garda dans ses bras jusqu'à notre arrivée devant une grande demeure, la plus vaste que j'avais jamais vue. Une immense plaque noire ornée de deux idéogrammes dorés était suspendue au-dessus de l'entrée principale. Les deux portes rouges, plus hautes que la taille de deux adultes, étaient chacune gardées par une tête de dragon dont les yeux écarlates me lancèrent un regard noir alors que la charrette passait devant eux. Ils semblaient prêts à attaquer quiconque oserait frapper contre le heurtoir les lourds anneaux de bronze maintenus entre leurs crocs.

La charrette fit le tour de la demeure et une éternité s'écoula avant que le fermier Tang arrête enfin le cheval devant deux portes de taille normale, comme celles de la maison dont j'arrivais à toucher le linteau quand *Aa De* me portait sur ses épaules. Le fermier Tang aida *Aa Noeng* à descendre de la charrette et me posa à côté d'elle. Je m'accrochai à sa manche alors qu'elle frappait à la porte. Une dame vêtue d'un délicat manteau matelassé lui ouvrit et nous fit vite entrer dans une cour meublée d'une table en pierre. Un grain de beauté protubérant poussait sur son menton.

— Je m'appelle Cerise. Je suis la gouvernante de la maison et la femme de chambre attitrée de Dame Fong, trempez légèrement le doigt dans l'encrier, puis posez-le ici.

Elle désigna une feuille de papier rouge.

— Attendez ! dit *Aa Noeng*. Qu'est-ce qui est écrit ?

— C'est un contrat tout ce qu'il y a de plus banal.

— S'il vous plaît, lisez-le-moi.

Avec un lourd soupir, Cerise répondit :

— Il stipule que vous consentez à vendre votre fille à Dame Phénix, la première Fong *taai taai*. Votre fille sera la servante de Mlle Linjing, à moins que Dame Fong ne choisisse de l'assigner ailleurs. Dame Fong se réserve également le droit de vendre votre fille à une autre maison.

— Est-ce qu'il est précisé si je peux racheter la liberté de ma fille ?

— Je ne vois même pas pourquoi vous posez la question, soupira Cerise. Ça fait dix ans que je travaille ici et aucun parent n'est jamais venu reprendre sa fille. La maison ne fait pas prêteur sur gages.

— S'il vous plaît, supplia-t-elle. Je veux simplement savoir.

— Le contrat stipule que vous pourrez racheter sa liberté en échange de la somme qui vous a été remise, augmentée d'un taux d'intérêt de vingt pour cent par année où les Fong auront dû la nourrir et l'habiller. Maintenant, êtes-vous prête à apposer votre empreinte ?

Je levai les yeux vers *Aa Noeng* avec l'espoir qu'elle change d'avis. Mais son visage s'affaissa. Des larmes inondèrent ses cils, qu'elle épongea rapidement avec sa manche. Je raffermiss ma prise sur son avant-bras.

Le ton de Cerise s'adoucit.

— Dame Fong est une femme bienveillante et juste. Votre fille sera entre de bonnes mains.

— Mais sera-t-elle autorisée à se marier un jour ? questionna ma mère d'une voix pressante et teintée de doute.

— Lorsqu'une *muizai* a la chance d'être demandée en mariage, elle peut être affranchie. Je suppose que Dame Fong lui trouvera un bon mari vers ses dix-huit

ans, à condition qu'elle travaille dur et soit obéissante. Bien que de nombreuses *muizai* choisissent de rester plutôt que d'épouser un fétide ramasseur de pots de chambre ou un éclopé. Mais avec ses pieds bandés, votre fille peut espérer un fermier correct.

— Vous êtes sûre qu'elle pourra se marier ? insista *Aa Noeng*.

— Il n'y a pas de certitudes dans la vie. Mais Dame Fong est une femme honorable et bienveillante. Maintenant, signez.

La main de Mère trembla longtemps au-dessus du contrat avant qu'elle ne se résigne enfin à tremper son pouce dans l'encrier et à le presser sur le papier. À présent, elle pleurait, et deux gouttes s'écrasèrent sur la feuille, diluant les traits épais des deux caractères à l'encre noire. Une fois le contrat signé, elle sécha ses larmes avec sa manche et s'agenouilla devant moi, l'air déterminée.

— Souviens-toi de mes mots, dit-elle. Sois patiente et obéissante. La situation pourrait être bien pire.

Je n'imaginai pas pire destin que celui de ne jamais revoir ma mère. Passant mes bras autour de son cou, je sanglotai.

— Ne m'abandonne pas ! Ne me force pas à être une esclave !

— Écoute-moi, me cajola-t-elle. Si tu veux me revoir, tu vas devoir être très obéissante. Et surtout, il faudra absolument que tu prennes soin de tes lotus d'or pour pouvoir te marier un jour. Promets-le-moi, d'accord ?

Elle tenta de sourire, mais ses lèvres tordues formaient plutôt une grimace.

— S'il te plaît, *Aa Noeng*. J'ai peur.

— Si tes pieds sont gâchés, tu ne pourras jamais me revoir. Est-ce que tu comprends ?

— Je veux un câlin, pleurai-je les bras tendus vers elle. Encore un câlin, un seul...

Mais *Aa Noeng* tourna les talons et s'éloigna plus vite que je ne l'avais jamais vue marcher.

Avant de franchir la porte, elle m'accorda un dernier regard, puis se redressa et disparut au coin de l'allée. Je tentai de lui courir après, mais la prise féroce de Cerise me maintint en place.

— Laisse partir ta mère, me dit-elle. Tu appartiens à la famille Fong, désormais. Sois sage, et tu la reverras peut-être un jour.

Je lui mordis le bras. Sous le choc, elle poussa un petit cri et me libéra. Je fonçai, mais trébuchai sur mes lotus d'or et tombai avant même d'atteindre la porte. La douleur de ma chute fut bien moins intense que la brûlure sur ma joue après la gifle qu'elle m'administra.

— Je ne veux plus jamais voir cette insolence sur ton visage, m'ordonna-t-elle. Tu es une *muizai*, à présent.

2

Linjing

A *A NOENG* M'AVAIT PRÉSENTÉ PETITE FLEUR comme un précieux cadeau qu'elle m'offrait. Elle espérait nous voir nouer un lien aussi solide qu'elle et Cerise, sa *muizai* depuis leurs six ans. Tante Brillance et Cousine Éléance me jalousaient ma servante aux pieds bandés ; même ma deuxième *aa noeng*, au caractère pourtant doux, me regardait avec envie. Mais je détestais la manière qu'avait Mère de s'extasier devant Petite Fleur et de me comparer à elle – une esclave !

— Linjing ! m'appela *Aa Noeng*. Viens voir le point de satin qu'a réalisé Petite Fleur. Son fondu de carmin et de magenta est superbe. Si seulement ton ouvrage présentait la moitié de ses qualités !

Ma mère s'adressait à moi, et pourtant c'était vers ma *muizai* que son visage était tourné. Leurs têtes se frôlaient, penchées sur les points lisses et réguliers qui

s'épanouissaient sous l'aiguille de Petite Fleur. Le motif de pétale se remplissait d'une large bande kaki, ainsi que de zones plus ou moins sombres. Je ne comprenais pas de quoi parlait *aa noeng* quand elle évoquait des rouges et des roses, moi qui ne voyais sur cette broderie qu'un mélange confus de jaune, de bleu, de vert terne ou de gris. Mais j'étais trop intimidée pour le lui avouer. Je plantai mon aiguille dans la soie et tirai d'un coup sec sur le fil de l'autre côté. Le point froissa le tissu en entraînant plusieurs fils avec lui. Au bout de la table ronde, je montrai les crocs et plaquai mon tambour à broder contre la surface en bois vernis, puis j'attendis qu'*Aa Noeng* me remarque enfin. C'est Petite Fleur qui leva les yeux en premier. Nos regards se croisèrent, et elle baissa aussitôt le sien sur son ouvrage alors que je serrai les poings.

— Linjing, arrête de te comporter en sauvageonne, me réprimanda *Aa Noeng*. Quel genre d'exemple fais-tu pour ta *muizai* ?

— C'est elle, la sauvageonne ! protestai-je.

Une ride plissa le front formidablement haut de ma mère. Je me penchai sur la table pour pincer la manche de ma *muizai* du bout des doigts et exhiber les croûtes répugnantes qui la maculaient – en me gardant bien de les toucher. *Aa Noeng* resta de marbre. Comme elle ne semblait pas comprendre, j'expliquai :

— Petite Fleur se mouche dans son *ou*.

Les joues empourprées, Petite Fleur reprit vivement sa manche. Elle cacha ses deux mains sous la table et baissa la tête si bas qu'elle frôla sa broderie. Au lieu de la gronder, Mère déclara :

— Linjing, ne sois pas mesquine. Une lune à peine a passé depuis que Petite Fleur a quitté sa famille. Tu dois te montrer patiente le temps qu'elle oublie ses manières de villageoise.

— Mais elle bâille aussi sans se couvrir la bouche, ajoutai-je. Une fois, je l'ai vue ramasser mon *caa siu bao* par terre et l'engloutir comme un chien. Sa famille vivait sûrement avec les cochons.

De grosses larmes roulèrent sur les joues de Petite Fleur et s'écrasèrent sur le motif de pétale, créant une tache. De la morve se mit à couler de son nez. Sa main se dirigea instinctivement vers son visage, puis s'immobilisa à mi-chemin, avant de se cacher à nouveau sous la table. Dans un élan de culpabilité, je cherchai mon mouchoir, mais *Aa Noeng* fut plus rapide. Tout en tapotant le dos de Petite Fleur, elle essuya ses joues avec un carré de soie impeccablement repassé. Apeuré, le regard mouillé de Petite Fleur se posait tour à tour sur le sourire de ma mère et mon expression renfrognée. J'avais envie de la frapper pour m'avoir volé l'attention d'*Aa Noeng*, mais je n'osais pas provoquer davantage l'ire maternelle.

— C'est de la graine cruelle d'une maîtresse que germe la déloyauté, m'avertit Mère. Petite Fleur est obéissante et patiente, des qualités dont tu devrais t'inspirer si tu espères exceller en broderie. Quel dommage que cette fille soit née dans une famille paysanne ! Si tu ne travailles pas dur pour améliorer ton point et tes manières, les gens vont finir par croire que c'est toi, la *muizai*.

— Tu veux l'échanger contre moi ? demandai-je, les yeux remplis de larmes.

— Ne dis pas de bêtises, répondit ma mère, chassant ma question d'un geste de la main comme on éloigne un moustique.

— Je suis sûre que si ! insistai-je en tapant du pied, une boule dans la gorge.

J'aurais voulu qu'*Aa Noeng* me prenne dans ses bras, m'installe sur ses genoux et me dise qu'elle m'aimait,